

L'ŒIL DU PRO

Sophie Guillet



Aïe aïe aïe, si certains confondent les boîtes aux lettres et les mini-déchetteries, où va-t-on? Peut-être est-ce tout simplement les horaires de levées du courrier affichés qui ont induit en erreur l'auteur de cette petite maladresse. Bref, essayons de ne pas être « timbrés », mettons chaque chose à sa place, et respectons l'environnement.

L'ÉDITO

La leçon de Grandson

RAPHAËL POMEY, RÉDACTEUR EN CHEF

Ceux qui nous font l'honneur d'être abonnés à ce journal auront certainement vu passer, dans l'édition de lundi, une double page consacrée au Gala de l'Union des sociétés locales de Grandson. Dixième soirée du genre, l'événement honorait les personnes qui, par leurs performances ou par leur dévouement, ont contribué à la riche vie associative de la Cité d'Othon.

On ne va pas se mentir: comme

« Les temps morts du marché sont indispensables à la vie de la Cité »

ça, le programme paraît tout simple, et l'on ne voit guère ce que l'on pourrait ajouter une fois écrit que l'on trouve décidément, à Grandson comme ailleurs, des gens formidables. Des gens, d'ailleurs, qui se reconnaissent souvent au fait qu'ils ne paient pas de mine. Pourtant, une soirée de ce type est riche d'enseignements qu'il convient de coucher par écrit.

Mais permettez-moi d'abord, une fois n'est pas coutume, de parler en « je ». J'ai été jeune, autrefois. Bien au chaud dans mon cocon d'ironie protectrice, je ne pouvais comprendre qu'au lieu de vouloir changer le monde – il n'était pas encore question, en ce temps-là, de se battre pour voir encore tomber des flocons en hiver – on préfère s'engager dans un club

d'éducation canine ou de « volley wellness ». Anarchiste par défaut, biberonné à la colère sous cellophane des groupes de punk rock qui pullulaient, j'étais un parfait petit rebelle standardisé. Et déjà là, des gens plus matures que votre serveur s'engageaient dans des fonctions pas toujours exaltantes, qui comme caissier d'un club de tennis, qui comme responsable du montage des plateformes d'un carnaval.

La beauté de la soirée des mérites de Grandson réside dans sa simplicité: rendre hommage à des gens de bien, sans chichis. Manger trop et, que les organisateurs me pardonnent de le dire ici, peut-être un peu trop longtemps. Célébrer, tout bêtement, le bonheur de vivre ensemble, même sans comprendre comment son voisin peut se passionner pour un passe-temps qui nous paraît totalement exotique.

Un journal – c'est ma conviction profonde – n'a pas à donner des consignes de vote ou des certificats de bonne moralité politique. Mais dans le débat récurrent qui touche la question de la libéralisation des horaires de travail, le Gala grandsonnois nous apporte un enseignement d'importance. Les temps morts du marché sont indispensables à la vie de la Cité. Car si tous ces gens ont pu faire rayonner leur Commune, c'est aussi parce qu'ils savaient qu'ils pourraient se retrouver un samedi, un dimanche pour vivre leur passion et contribuer au maintien d'un lien social dans un monde voué à l'atomisation.

PETITE HISTOIRE DES MOTS

« QUARANTAINE »



Face à la propagation du coronavirus, le gouvernement chinois a décidé, la semaine dernière, de « mettre en quarantaine » la ville de Wuhan et plusieurs autres localités. Ce sont ainsi plusieurs millions d'habitants qui se retrouvent coupés du monde, le mot « quarantaine » caractérisant, dans ce cas, la mise à l'écart des personnes, d'animaux,

ou de végétaux durant un certain laps de temps, essentiellement dans le but d'empêcher la transmission de maladies contagieuses. Le mot, tout bêtement dérivé du nombre quarante, est attesté dans la langue française depuis le XII^e siècle et désignait – comme c'est d'ailleurs le cas aujourd'hui encore – un espace de quarante jours. Au Moyen Âge, le

terme était en usage pour évoquer, par exemple, la « Sainte quarantaine », autrement dit la période de quarante jours du Carême, ce moment, pour les fidèles, de dévotion à Dieu et d'ascèse, introduit par l'Église en référence aux quarante jours de jeûne du Christ dans le désert. À la même époque, l'expression « quarantaine du roi » déterminait une période de quarante jours au cours de laquelle il était interdit à un seigneur de se venger d'une offense, pour lui laisser le temps de la réflexion et possiblement celui de l'apaisement. Ce n'est que plus tard que le terme « quarantaine » prit le sens d'isolement sanitaire, via la langue italienne. Après l'épidémie de peste noire qui, de 1347 à 1352, décima près de la moitié de la population européenne, la ville de Raguse (aujourd'hui Dubrovnik), alors

possession vénitienne, décréta que les navires en provenance des lieux infectés devaient observer un mois d'isolement avant d'accoster dans son port. Cette mesure fut ultérieurement étendue à tous les ports méditerranéens puis portée à quarante jours (« quarantena » en italien), en référence à la théorie d'Hippocrate, médecin grec de l'Antiquité, selon laquelle une maladie aiguë, comme la peste, ne survient qu'après 40 jours. On sait aujourd'hui que cette théorie n'a aucune base scientifique. Mais c'est d'elle que provient aussi la croyance, répandue dans le monde antique, en particulier au Moyen-Orient, qu'une période de quarante jours est prescrite pour faire pénitence et se purifier physiquement et spirituellement. De nos jours, « mettre en quarantaine » signifie isoler une

personne ou un groupe pour une certaine durée. Cet isolement peut avoir des mobiles médicaux, mais il peut aussi s'agir d'un bannissement social. Cette chronique serait naturellement incomplète sans rappeler que « une quarantaine » peut aussi simplement indiquer un nombre d'environ quarante et que « la quarantaine » désigne le plus souvent, dans le langage courant, un âge d'environ quarante ans. Les proverbes et les citations ne manquent d'ailleurs pas sur cette période de la vie que traversent les quadragénaires. Nous nous contenterons ici de rapporter cette phrase, joyeusement désespérée de la romancière française Pauline Sarélot-Le Floch: « Quand on a passé la quarantaine, on n'est pas moins débile qu'à l'adolescence ». On veut bien la croire... • Georges Pop

PUB

Grande salle VALEYES-SOUS-MONTAGNY

TAM TAM présente

TOUT LE PLAISIR EST POUR NOUS !

une comédie de Ray Cooney et John Chapman

adaptation par Sébastien Castro, mise en scène par Ueli Locher

décor : Fabienne, Olivier, Jorge, Raphaël et Joël
régie son et lumières : Odile, Billy et Ueli

5, 6 et 7 mars 2020
repas spectacle à 19h, CHF 60.-

du 12 mars au 4 avril
jeudi, vendredi, samedi
rideau à 20h, portes 1h avant
entrée CHF 25.-, petite restauration

réservations : WWW.TROUPE-TAM-TAM.CH ou librairie L'Étage au 024 425 10 41

PUB

Ce soir de 18h30 à 20h

Vos habits défilent en musique

AUX VIDE-GRENIERS

Rires et fous rires au menu

Passons ensemble un moment convivial et profitez des prix barrés !

Rue du Milieu 33 - Yverdon-les-Bains